

L'OLFACTIF ET LA LITTÉRATURE

Mal-aimé des grands philosophes qui, pour la plupart, l'ont considéré comme un sens inférieur, trop lié à l'animalité, au plaisir et trop subjectif pour être un instrument de véritable connaissance, l'odorat a été longtemps dévalué. Ce discrédit s'est étendu aux odeurs, auxquelles on a dénié toute valeur cognitive, artistique et éthique. Une même désaffection a pu être constatée chez les psychanalystes très marqués par son association à l'érotisme anal et par l'axiome freudien selon lequel le refoulement de l'odorat avait été un facteur de civilisation¹.

La littérature, au contraire, a largement accueilli effluves et senteurs et, du *Cantique des Cantiques* à nos jours, la liste est longue des œuvres, des écrivains, des poètes qui ont pu être catalogués comme « olfactifs ». L'aptitude exceptionnelle de l'odorat à décrire les atmosphères, à susciter le souvenir, à porter le rêve, a été et est toujours amplement exploitée.

Mais dans la période récente, deux thèmes ont plus particulièrement retenu l'attention des romanciers. Le premier est celui des troubles de la personnalité qui s'expriment à travers une thématique olfactive, le second celui des pouvoirs bénéfiques ou maléfiques dont furent crédités pendant des siècles odeurs et parfums et qui exercent aujourd'hui une fascination nouvelle.

Crises d'identité

L'Odeur, de l'Indienne Radhika Jha, *Musc*, de Percy Kemp et *Le Parfum*, de Patrick Süskind, illustrent remarquablement les rapports étroits qui peuvent exister entre les crises identitaires et l'olfactif.

L'héroïne de *L'Odeur*, Lila, jeune Indienne élevée au Kenya, débarque en banlieue parisienne après la mort tragique de son père tué dans une émeute. Dotée d'un odorat aiguisé, c'est à travers ce sens qu'elle appréhende ce monde nouveau et va tenter de s'y faire une place grâce à sa virtuosité culinaire dans le maniement des épices. Ce don devient malédiction le jour où, seule au comptoir d'un café, elle est brusquement agressée par « une sombre odeur de fauve, trop forte pour être civilisée, trop puissante pour être dissimulée...Un mélange d'huile, d'épice rance, de choux et d'urine² ». Incapable d'identifier la source de cette puanteur, elle est soudain envahie par la certitude qu'elle émane de son propre corps. Désormais hantée jusqu'à l'obsession, elle vit dans l'angoisse de cette émanation et la rend responsable de ses échecs professionnels ou amoureux dans l'univers hostile où elle tente de s'insérer.

Lila est l'exemple typique de ces illusions olfactives phobiques, étudiées notamment par Tellenbach, où le sujet, prisonnier de ses effluves nauséabonds ne peut plus « se sentir » jusqu'à s'exclure de toute communication. Ces psychoses paranoïdes de l'odeur propre, caractérisées par la perception illusoire d'exhalaisons putrides frappent souvent des individus

¹ A. Le Guérer, *Les Pouvoirs de l'Odeur*, Paris, Odile Jacob, 1998, 2002, p. 151-262.

² R. Jha, *L'Odeur*, Paris, Éditions Piquier, 2002, p. 132 et 230.

de nature sensible, pudique, réservée « touchés jusqu'au tréfonds du rayonnement odorant de leur corps³ ».

Un autre tourment va s'abattre sur Monsieur Eme, personnage central du livre de Percy Kemp. Homme raffiné, il parfait chaque matin son élégance par une touche parfumée. Grand séducteur, il sait à quel point l'odeur de sa peau attire et retient les femmes. Son eau de toilette au musc se mélange avantageusement à elle, l'exalte sans s'y substituer et il lui est fidèle depuis quarante ans.

Aussi est-il très déstabilisé, le jour où ayant entamé un nouveau flacon, sa maîtresse lui fait remarquer qu'il ne sent pas exactement comme d'habitude. Une brève enquête lui révèle que le fabricant a dû remplacer le musc naturel par un musc artificiel depuis que le chevrotain porte musc a été inscrit au nombre des espèces protégées !

Monsieur Eme entreprend alors de récupérer chez tous les dépositaires les derniers flacons contenant l'ancienne formule. Lorsqu'il se rend compte que sa collecte ne lui assure qu'un approvisionnement limité à trois ans, sa décision est vite prise : il ne saurait continuer à vivre sans le parfum qui fait partie intégrante de son être intime. Une fois la date et les conditions de sa mort minutieusement réglées, il lègue sa fortune à l'embaumeuse qui s'est engagée à traiter son corps avec son ultime réserve. « La mort de son parfum, Musc, l'avait laissé littéralement désolé. Mais il savait à présent que par sa propre mort et par son embaumement, il baignerait à nouveau et à jamais dans un parfum de musc, et qu'il retrouverait du coup l'harmonie cosmique qui lui faisait aujourd'hui défaut⁴ ».

C'est encore un problème d'identité que rencontre Jean-Baptiste Grenouille. Abandonné à sa naissance, le 17 juillet 1738, il est confié à une nourrice qui le rend après quelques semaines. Le nourrisson, sans aucun doute possédé par le diable, est en effet totalement inodore et lui fait horreur « parce qu'il n'a pas l'odeur que doivent avoir les enfants⁵ ».

Cette particularité va le poursuivre durant toute sa jeunesse : « il s'était habitué à ce que les autres ne le remarquent pas parce que rien ne les avertissait de son existence. Ce n'est que quand il heurtait quelqu'un de front, dans la foule ou à un coin de rue qu'il était brièvement perçu⁶ ». Sensation d'autant plus déprimante que le jeune homme est doté d'un odorat exceptionnel qui va lui permettre de devenir compagnon parfumeur, auteur de superbes créations.

Grâce à ses talents prodigieux, il va même réussir à se composer un premier parfum lui permettant d'exister, « un parfum de banalité, un vêtement olfactif gris souris pour tous les jours⁷ », puis toute une série de senteurs personnelles « dont il changeait comme de vêtements selon les nécessités extérieures et qui lui servaient toutes à n'être pas inquiété dans le monde des hommes et à dissimuler sa vraie nature⁸ ».

³ H. Tellenbach, *Goût et Atmosphère* (1968), Paris, PUF, 1983, p. 117.

⁴ P. Kemp, *Musc*, Paris, Albin-Michel, 200, p. 146.

⁵ P. Süskind, *Le Parfum*, Paris, Fayard, 1986, p. 21.

⁶ Idem, p. 216.

⁷ Idem, p. 257.

⁸ Idem, p. 259.

Mais, non content de n'être plus marginalisé, ignoré de la société, Grenouille va vouloir aller plus loin en créant à son profit exclusif, un parfum irrésistible qui le rendra maître du cœur des hommes. Il y parvient au prix de l'assassinat de vingt-cinq jeunes filles auxquelles il dérobe leur odeur corporelle... Freud ne considérerait-il pas en accord avec les psychiatres et sexologues de son époque qu'une grande acuité olfactive était souvent symptomatique de comportements sexuels bestiaux et pathologiques ?

Retour aux sources

La redécouverte des vertus extraordinaires, magiques, mortifères ou thérapeutiques jadis attribuées aux odeurs et aux parfums est aussi une source abondante d'inspiration pour les auteurs contemporains.

Avec *Le parfum perdu*, René Laruelle lance son héros à la recherche du *sonteranti*, mythique parfum de l'Égypte pharaonique, entouré de maléfices. Frédéric Ploton, dans *Son Parfum*, imagine un parfumeur composant à partir d'une fleur rare venue d'Amérique du sud, une fragrance envoûtante qui va rendre la vue à une aveugle. Mais c'est encore le roman de Patrick Suskind qui offre l'exemple le plus riche de retour aux sources.

Les aspects les plus fantastiques de l'histoire de Jean-Baptiste Grenouille ne relèvent pas seulement de l'imagination romanesque. Ils sont parfaitement en phase avec certaines convictions bien ancrées chez les scientifiques et les médecins du XVIII^e siècle.

Assassiner des jeunes filles en fleurs pour recueillir la quintessence de leur être renvoie à une théorie développée par des chimistes comme le Hollandais Boerhaave ou le Français Pierre-Joseph Macquer, celle de « l'esprit recteur ». Elle énonce qu'il se dégage des plantes comme de toutes substances « une espèce de vapeur imprégnée de ce qui constitue la nature propre des corps où elle réside⁹ ». Capter cet élément instable dont la présence est trahie par l'odeur et le fixer en dépit de sa prodigieuse subtilité est un objectif scientifique. La quête obsessionnelle de Grenouille, sa volonté « d'arracher aux choses leur âme odorante¹⁰ » rejoint le principe énoncé par Macquer : « maintenir l'odeur, c'est garder la vertu¹¹ ».

Sa première expérience, réalisée sur un chiot, n'a rien de surprenant. Les traités de pharmacie abondent en formule incluant ce composant, telle cette huile recommandée par Antoine Baumé pour traiter sciatique et paralysie. « On prend des petits chiens récemment nés ; on les coupe en morceaux ; on les met dans une bassine avec huile et vin blanc, on les fait cuire à petit feu¹² ». L'huile obtenue par expression est ensuite versée chaude sur des plantes séchées : origan, serpolet, millepertuis, marjolaine.

Il n'est pas étonnant non plus que la carrière meurtrière du génial parfumeur soit déclenchée par l'odeur d'une jeune fille rousse et soit close avec l'assassinat de Laure Richis (les Grassois rétabliront sans peine Laure *Chiris*), à la flamboyante chevelure. Pénicher,

⁹ H. Boerhaave, Éléments de chimie, Paris, 1754, t. 1, p. 156.

¹⁰ P. Süskind, op. cit., p. 140.

¹¹ P. J. Macquer, Éléments de chimie pratique, Paris, 1751, vol. 2, p. 54.

¹² A. Baumé, Éléments de pharmacie théorique et pratique, Paris, 1762, p. 615.

« garde des marchands apothicaires de Paris » affirme qu'un poil roux est le signe d'une chair imprégnée de sels balsamiques exhalant davantage d' « aromats¹³ ».

La fin même du tragique parcours de Grenouille baigne dans un contexte odorant très particulier. Revenu à Paris, il s'aventure dans le cimetière des Innocents, repaire nocturne et nauséabond des prostituées, voleurs et assassins. Mais lorsqu'il s'asperge abondamment de son parfum, la horde qui l'entoure, d'abord stupéfaite et paralysée, est soudain soulevée par une pulsion irrésistible. Tous veulent s'emparer d'une part de son aura fascinante. Il est littéralement dépecé vivant et dévoré, tandis que flotte sur les visages des cannibales « une délicate et virginale lueur de bonheur¹⁴ ».

Scène hallucinante, mais qu'il faut replacer dans son contexte historique. En plein siècle des Lumières, on peut couramment acheter chez les apothicaires diverses préparations à base de sang humain, matière considérée comme éminemment balsamique. Mais, surtout, on trouve dans les boutiques la fameuse « momie », que l'on avale pour combattre les maux les plus divers. Censée, à l'origine, être fabriquée avec des corps momifiés venus d'Égypte, elle l'est ensuite avec des cadavres de suppliciés¹⁵.

Inondé, embaumé de la tête aux pieds de son fascinant parfum, Grenouille s'est transformé en une sorte de momie vivante, ignée et odorante qui ne peut que susciter une insoutenable convoitise, chacun voulant à tout prix s'approprier « une étincelle de son feu merveilleux¹⁶ ».

Patrick Süskind aurait-il influencé les chercheurs d'arômes ? Braja Mookerjee, chimiste indien qui fut directeur de recherche chez IFFF, s'est lui aussi lancé dans la quête de l'odeur des belles femmes. Adepte de la non violence et respectueux de toute vie, il a eu recours à une technique moins radicale, celle du Head Space. Placé au-dessous du nombril de jeunes filles vierges, cet appareil électronique destiné à capter l'odeur des fleurs sans avoir à sectionner leur tige, a capturé une senteur épidermique fleurant le lotus avec des notes aldéhydées comparables à celles du N°5...

Lorsque les romanciers se mêlent de parfumerie, n'est-il pas permis aux parfumeurs d'être aussi des poètes ?

¹³ L. Pénicher, Traité des embaumements selon les Anciens et les Modernes avec une description de quelques compositions balsamiques et odorantes, Paris, 1699, p. 250.

¹⁴ P. Süskind, op. cit., p. 355.

¹⁵ Cf. A. Le Guéner, Le Parfum des Origines à nos Jours, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 116-117 et 158-162.

¹⁶ P. Süskind, op. cit., p. 354.